

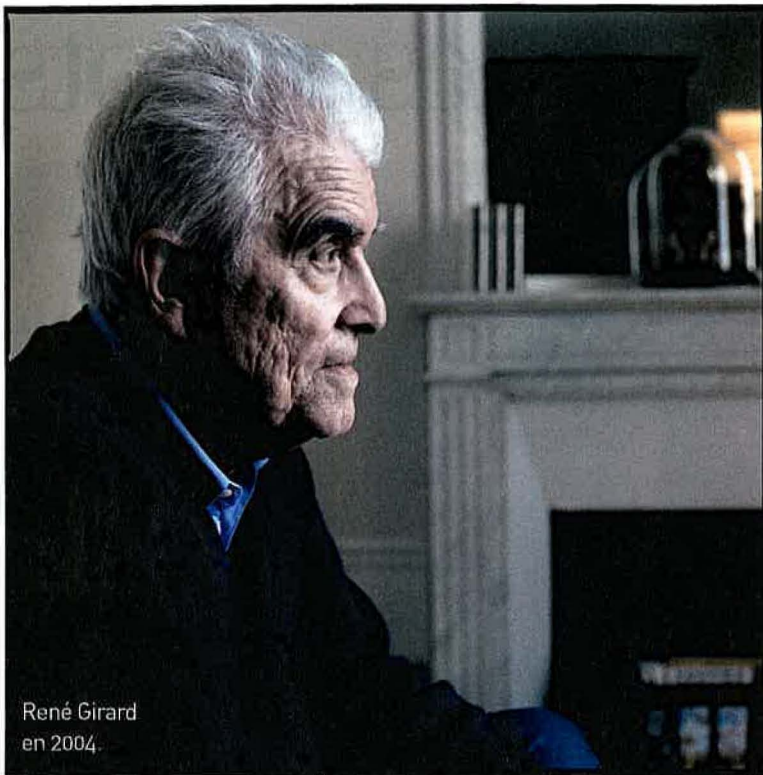


Mensuel  
T.M. : 78 472

☎ : 01 40 47 44 90  
L.M. : NC

magazine littéraire

JANVIER 2011



René Girard  
en 2004.

JEAN-LUC BERTIN/PASCO

# Violences fondatrices

Sanglantes origines, René Girard, Walter Burkert, Renato Rosaldo, Jonathan Z. Smith, éd. Essais Flammarion, 350 p., 21 €.

Par **Baptiste Morizot**

Quel rôle joue la violence dans la culture ? Doit-on la situer à la marge de la civilisation, comme un résidu animal ? Ou bien le geste d'agression, ou de transgression, est-il le rouage secret qui fonde toute culture ? En rassemblant les conférences et discussions de quatre anthropologues, *Sanglantes origines* éclaire la zone sombre du progrès humain. On n'y trouvera pas de théorie unique. Pas de dogme qui accapare chaque donnée empirique dans sa digestion interprétative, pas de vérité à la troisième personne. On voit ici des chercheurs transcrivant à la première personne le processus de fabrication des idées mêmes. Processus qui manifeste ses hasards, ses préférences et ses inimitiés, enfin ses postulats, autant rationnels que viscéraux. Pour le dire autrement, c'est un manuel d'anthropologie dialogique.

Soit un thème : la violence et le sacré. Soit un corpus de données ethnographiques, essentiellement des mythes. Sous nos yeux se déploie la « puissance à faire et à défaire les vérités », qui est, pour Paul Valéry, plus que la vérité elle-même, l'objet de la recherche. En

effet, à partir de ce foisonnement de données, chaque anthropologue va proposer des perspectives théoriques divergentes, en articulant et pondérant les mythes de diverses manières. Ainsi, le mythe amazonien de Milomaki, à savoir l'histoire de ce garçon qui chantait à merveille et fut tué parce que tous ceux qui mangeaient du poisson rendaient l'âme. Pour René Girard, c'est une histoire de victime sacrificielle, renvoyant à sa théorie de l'origine persécutrice de tous les mythes. Walter Burkert l'interprète autrement, en donnant un poids crucial à ce passage : après la mort de Milomaki, une sorte de palmier est sorti de ses cendres, et « les gens se sont fabriqués d'immenses flûtes à partir du bois de ce palmier, et ces flûtes ont produit les mêmes notes merveilleuses que celles qu'avaient chantées Milomaki. Encore aujourd'hui les hommes continuent à souffler dans ces flûtes pendant les fêtes de cueillette des fruits ». Insistant sur le lien entre mort et célébration, Burkert choisit une perspective qui rend anecdotique le problème de la victime sacrificielle, et essentielle la dimension rituelle. Jonathan Smith offre sa variation sur le thème de ce mythe. S'intéressant à l'apparition de la flûte, il fait de ce récit une réponse à la question majeure pour une culture : Comment quelque chose qui n'existait pas vient à l'existence ? Ou : Comment est apparue la flûte ? Pour comprendre l'apparition de cet objet qui chante, il faut l'articuler dans une filiation avec une origine musicale connue, le chant de l'homme : articuler l'inconnu au connu. Si la fonction du mythe consiste à rendre le monde habitable, c'est en donnant une intelligibilité et un sens à ce qui n'est pas ordonné dans le cosmos de l'esprit. Rendre le monde habitable en multipliant les tentatives de le penser, c'est aussi ce que font pour nous ces anthropologues en proposant leurs théories du mythe. On sait depuis Lévi-Strauss que le trait dominant du mythe c'est sa multiplicité : chaque histoire connaît plusieurs versions et des variations sur ces versions. Laisser se confronter plusieurs idées sur le rôle de la violence dans la culture humaine, c'est lutter contre la pulsion unifiante de l'esprit. Contre cette tendance dogmatique qui s'empare des mythes pour y imposer la même vérité univoque, ce livre, par sa forme même, loin d'imposer la seule théorie de Girard, nous ramène à la valeur du multiple.

C'est l'effet inverse qui, à nos yeux, pose problème dans *Achever Clausewitz*, où le théoricien prussien des conflits armés semble voué à contribuer à l'effort de guerre de la théorie girardienne. René Girard y assume la dimension totalisante et infalsifiable de sa théorie. Présenté comme un texte d'anthropologie du temps présent, cet essai est en fait, selon l'introduction de René Girard, « une apologie plus ou moins explicite du christianisme », comme « tous ses livres ». On regrettera ce mélange de genres, qui tend à conférer à la foi chrétienne l'autorité symbolique d'une discipline scientifique. Présenté comme une discussion libre et enlevée, le livre est très accessible. Pour cette même raison, il n'est pas disposé à donner des arguments approfondis, ce qui empêche les idées présentées d'emporter la conviction du lecteur – à moins, bien sûr, qu'il ne soit déjà convaincu. □

## À lire aussi

► **Achever Clausewitz**, René Girard, entretiens avec Benoît Chantre, éd. Champs Essais, 400 p., 11 €.